

Evgueny Kissin fait vaciller la Philharmonie

Les bourrasques légendaires du maître du tellurisme pianistique

Comparaison n'est sans doute pas raison mais pour qui se souvient encore de la récente apparition d'Igor Levit, ce nouvel avatar de la fameuse école russe du piano frappe autant par son éclatante différence - l'économie des moyens qui fait place ici à leur profusion - que par la profonde honnêteté artistique commune à tous les deux. Là où le premier fascinait par la décence suggestive, Evgueny Kissin burine les contrastes et décline la palette infinie des ingrédients de la passion humaine.

Après Beethoven (Sonate n° 7) et quatre Mazurkas de Chopin, et contrairement à la programmation initiale, Rachmaninov et Miaskovski cèdent leur place à la douce folie des «Kreislaria» (Schumann) ainsi qu'à une Rhapsodie hongroise (Liszt) qui allait en mettre plein la vue à qui-conque aurait encore nourri le moindre doute quant à l'in vraisemblable ampleur de ce qu'on qualifie de «piano orchestral».

Bien avant la première note perçue, la prestation du soliste



(Photo : Eric Engel)

débute dès son entrée sur une scène qui prend l'apparence d'une arène. La sympathique silhouette d'Evgueny Kissin avance d'un pas déterminé, salue brièvement un auditoire occupé jusqu'aux ultimes recoins, prend place et lance immédiatement les premiers traits, avant même d'avoir pu ajuster son assise... Pas de doute: la concentration sur les paramètres essentiels, techniques aussi bien qu'interprétatifs, est d'ores et déjà profondément ancrée dans un être qui

ne fait aucune distinction entre les dispositions physiques et l'imposant dessein qui les transcende.

Il est vrai que ce Beethoven, constamment sous tension, a de quoi dérouter et on a plus d'une fois reproché sa «brutalité» à un pianiste invariablement à la recherche d'une sonorité charnue, moins empreinte de chant que de drame. Même dans le Largo, le drame subsiste, il ne fait «que» se déplacer vers l'intérieur et

creuser d'insondables abysses. Les amateurs de pauses après les ascensions, de relâche et de répit, voire même de respiration, en seront pour leurs frais, tout comme les admirateurs de la prétendue élégance beethovénienne, dans ce menuet notamment.

Sans doute ce Beethoven, loin de se prêter à meubler les salons bourgeois, est-il destiné à nous frapper comme il devait frapper ses contemporains et l'approche d'Evgueny Kissin est-elle une manière de restaurer la singularité du message originaire.

Les quatre mazurkas de Chopin subissent un traitement analogue, tout aussi (sur)exposé, (sur)articulé, (sur)chargé, au point de défoncer les murs de n'importe quel salon. Non, l'orateur de ce soir, sculpteur de la tourmente et de la torture, n'est pas homme à se faufiler dans les méandres de la douce nostalgie d'une âme en quête de la patrie perdue...

Le propre des génies est que, lorsque toute la messe

paraît dite, ils sont à même de se projeter, de se réinventer dans un ailleurs où on ne les attend pas forcément. Ce qui nous valut, en deuxième partie, des «Kreislaria» irrésistiblement rugueuses et brusques, littérairement inspirées et animées à la faveur d'une diction à proprement parler «tangibile», d'une diction intimidante qui prend l'auditeur à la gorge. Aussi, ce chef d'œuvre d'une demi-heure, confession amoureuse au départ, coulé comme dans un geste unitaire, prend-il ici l'envergure d'une déclaration à l'humanité tout entière. Vous avez dit «romantique»? Et si c'était dans la «folie» que se love une part essentielle de l'ultime vérité...

Folie encore que cette Rhapsodie lisztienne conclusive! Oui, Evgueny Kissin y fit preuve d'une virtuosité indescriptible, oui, il y ajouta un rythmicien implacable, un orchestrateur infailible et un athlète d'une puissance inégalable! Mais jamais au prix du subterfuge grandiloquent, de l'ostentation démonstrative ou de l'ef-

fet de manche! Tout naturellement, comme si cela allait de soi.

Le public, galvanisé dans sa fascination, ne s'y est pas trompé et nous n'avons pas souvenir d'un déchaînement aussi bouillonnant, à ce point enflammé...

Pierre Gerges

En attendant d'autres grands pianistes à la Philharmonie:

- samedi 25 septembre: Krystian ZIMERMAN (programme pas encore précisé)

- mardi 06 octobre: Beatrice RANA (Bach, Clementi, Schumann)

- jeudi 15 octobre: Tsotne ZEDGINIDZE (Ravel, Zedginiidze, Rachmaninov)

- samedi 17 octobre: Yuja WANG (Concertos de Brahms)

- lundi 19 octobre: Denis KOZHUKHIN (avec Janine Jansen au violon)

- mercredi 21 octobre: Kristian BEZUIDENHOUT (avec Isabelle Faust au violon)

Les routes de la Soie jusqu'au 28 juin au CAW Elise L'artiste Elise Comrie

Elise Comrie : Une artiste à l'originalité remarquable



L'artiste Elise Comrie

Jusqu'au dimanche 28 juin, il vous sera possible de découvrir l'exposition des travaux d'Elise Comrie à l'Espace-Galerie CAW à Walferdange, au 5, route de Diekirch. Du lundi au mercredi le CAW est fermé.

Jeudi et vendredi, de 15 à 19 heures, ainsi que samedi et dimanche, de 14 à 18 heures, les salles d'exposition sont ouvertes.

Sabine Toussaint, responsable de la Galerie a eu l'heureuse idée d'inviter l'artiste Elise Comrie à exposer ses travaux marqués par une grande sensibilité et une originalité remarquable.

Le mystique du quotidien

Elise Comrie réalise des œuvres dans son atelier situé au 1535 Creative Hub de Differdange. L'artiste est née au Saskatchewan, Canada. Sa pratique artistique se déploie

en deux continents et puise dans les deux.

Son travail est ancré dans les dimensions mystiques du quotidien : l'éclat d'une fleur, le poids d'une ombre, la qualité fugace de la lumière. Chacun de ses tableaux est une tentative de saisir ce qui ne peut tout à fait être saisi.

Citron – Safran – Santal

Elise est convaincue et comme elle a raison que la Route de la Soie n'a jamais été une route unique. Raison pour laquelle son exposition se déploie à travers quatre salles.

La première salle contient des œuvres qui expriment l'idée du passage et du voyage. Les salles suivantes sont chacune habitées par une matière qui a autrefois voyagé sur les Routes de la Soie : le citron, le safran, le bois de santal.

En collaboration avec l'atelier de parfumerie parisien



Lemonlime

Candora, une fragrance a été développée pour chacune des salles.

Au CAW de Walferdange vous vivrez ces odeurs, ces parfums délicats au plus près.

Avant d'être un parfum, c'était un voyage ! Le citron traversait les continents dans les cales et les caravanes. Son écorce, son huile, son éclat étaient offerts aux temples, aux cours

des rois, des princes, ainsi qu'aux malades.

Il faut deux cent mille fleurs de crocus pour un kilogramme de safran. Le long de la Route de la Soie, le safran était mesuré à l'aune de l'or, voyageant simultanément comme teinture, médecine, offrande et parfum.

Le bois de santal n'était jamais consommé. Il était



Weight of Gold

conservé, sculpté en vases, pressé contre la peau, brûlé si lentement que la fumée durait des heures. Les marchands l'enveloppaient dans du tissu.

De belles reconnaissances

Elise Comrie est titulaire d'un Bachelor en Design Interdisciplinaire de l'Université NSCAD de Halifax et d'un

Master of Arts du London College of Fashion où elle a remporté le Kering Award for Innovation en 2016.

Son travail a été exposé au London Design Festival, à l'Ambassade britannique à Paris.

Michel Schroeder
Photos : Ming Cao



Triptych